L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 27 OCTOBRE 1859.

Imprimé et publié par
Cie F. WEISSE & Co.
EDITEURS PROPRIETAIRES;
C. F. WEISSE. H. DUFOUR
E. DUVERGER. S. HARDY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI MATIN, 27 OCTOBRE.

Abonnés à la semaine.
Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine", à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce Jour.
Par M. Birrell Jr., au coin des rues Chartres et Louis, Robes et Chaises de merinos
Par R. S. Sykes, au magasin de MM. W. F. Vredenburg & Co, 26 Vieille Levee—Vaux de Vie, Genièvre, Champagne, etc.
Par A. Roger & Co, 28 Vieille Levee—Vetements d'occasions, Chemises etc.

☞ Pour le Feuilleton, voir la seconde page.

CE QUI SE PASSE A LA Nlle ORLEANS,

Une élection à la Nouvelle-Orléans, comme dans beaucoup d'autres villes aux Etats-Unis, a lieu d'être une manifestation imposante de la volonté populaire, n'est plus qu'une méchante comédie relevée par des incidents tragiques et précédée de sanglants épisodes. C'est en vain que l'on y chercherait la moindre trace de la noble et généreuse pensée qui l'a inspirainent autrefois nos législateurs républicains.

En théorie, c'est le peuple qui gouverne, ce sont les citoyens qui choisissent librement leurs mandataires et leur confient les fonctions publiques; en fait c'est une fraction infime de la population. Qui désigne les candidats? Des conventions. D'où émanent ces conventions et comment procèdent-elles à leurs choix? Hélas! on ne le sait que trop.

Mais les graves inconvénients qu'offre ce mode de nomination et ce démenti flagrant et quotidien donné à nos doctrines démocratiques, pourraient être encore tolérés si l'élection était libre. Mais elle ne l'est pas. Longtemps avant le jour désigné pour le scrutin, des hommes de sang se mettent à l'œuvre, et s'appuyant par toutes sortes d'attentats à terroriser la population. Nous sommes dans cette cruelle période depuis quelques semaines. Les meurtres succèdent aux meurtres, et notre ville semble au pouvoir d'une bande d'assassinats et d'assassins.

Qu'une ligne coupe les rues la nuit. Personne n'est en sûreté. Vendredi dernier, un des compositeurs quittait son travail à une heure et demie du jour; il fut frappé d'un coup de couteau et tombe mort. Le lendemain, un ouvrier est tué d'un coup de pistolet. Le jeudi, un ouvrier est assassiné par un inconnu qui, la main armée de cette terrible arme qu'on appelle un poignard, l'attaque par derrière et le renverse sans rien dire. Il est relevé tout sanglant et transporté chez lui. Dans un quartier isolé, il est mort. Des autorités sont averties, cherche des témoins, on interroge les voisins. Personne n'a vu l'agresseur! Et l'attentat avait eu un plein jour, dans la partie la plus fréquentée et la plus populeuse de la ville, à une heure où la foule est partout dans les rues. La peur rend aveugles ceux qui ne le sont point.

Il y a quelque temps, raconte l'Courrier, le maître d'équipage, du steamer qui fait le service entre la Nouvelle-Orléans et Galveston, a été blessé d'un coup de couteau et de pistolet, et contraint de se jeter à la mer. Il a pu se sauver au moyen du couteau et du pistolet, qu'il fut obligé de retourner contre ses deux agresseurs, et se jeter dans la mer. Le blessé était resté seul assailli de toutes parts, et contraint de se défendre avec les deux armes,